

## Session 1 : Enregistrer le réel - La description, entre recherche et projet

Coordinateur : Denis Delbaere

Notre discussion de ce matin porte sur les méthodes d'enregistrement du réel que nous activons dans le cadre de nos activités de pratique, d'enseignement et de recherche urbaine, architecturale et paysagère. Une telle question trouve sa place assez logiquement dans le cadre d'un colloque portant sur les relations entre activités de recherche et activités de projet dans le champs de la ville et du territoire, mais je vais tout de même redire pourquoi.

Depuis qu'il existe une épistémologie de nos disciplines, les théoriciens se sont intéressés au statut très singulier qu'y occupent ce qu'on pourrait appeler les fonctions descriptives. Un texte comme celui d'André Corboz, *la description entre lecture et écriture* (2001) résume assez bien ce que beaucoup ont pu dire de l'intimité des liens qui unissent, à travers la démarche descriptive, des instances de pensée que la culture scientifique considère ordinairement comme distinctes et devant le rester :

- une instance de lecture du réel, qui relèverait d'une ouverture idéalement objective au monde et en dégagerait la matérialité même,
- et une instance d'écriture qui, au contraire, travaillerait à ajouter au monde une nouveauté absolue.

La description, selon André Corboz, serait l'activité qui articulerait ces deux instances dans le champs de la ville et du territoire ? En effet, la description suppose à la fois une lecture attentive du monde et la production, sous la forme d'une restitution objectivée, de sa représentation. Or, cette représentation n'est pas un pur double du réel, mais sa reconstruction, issue d'une démarche interprétative qui, en hiérarchisant les éléments, en arrêtant le cadrage, l'échelle d'appréhension, les critères de l'interprétation, relève déjà d'une mise en ordre en laquelle on reconnaît l'activité de projet. Et inversement, en cet effort de représentation, l'intuition créatrice du descripteur s'objective dans un document communicable, intelligible, renonçant à son absolue singularité

pour se fondre dans les codes et les couleurs du réel.

Or, dire de la description qu'elle articule lecture et écriture, n'est-ce pas en faire un espace privilégié pour penser la relation entre activité de recherche et activité de projet ?

La première, en effet, est habituellement associée à une démarche de lecture du réel. La scientificité en particulier proviendrait de sa capacité à objectiver à la fois les données qu'elle manipule, les résultats qu'elle tire de leur manipulation, et les méthodes par lesquelles elle y parvient. Le scientifique serait donc du côté des faits, des données brutes. Son rôle serait précisément de les identifier, en précisant leurs conditions d'existence et en veillant à laisser toujours possible leur réfutation grâce à la référencement scrupuleuse des sources.

L'activité de projet, à l'autre pôle, ordonnerait non pas le domaine des faits, mais celui des idées et des concepts, incarnées dans une matière peu objectivée, celui des formes. Alors que la recherche scientifique chercherait systématiquement à établir les conditions d'exactitude des faits, la démarche de projet produirait des formes en lesquelles le sens est toujours ambigu et sujet à des interprétations dont les clefs sont bien incertaines.

La description, en mettant en relation ces deux activités de recherche et de projet, serait donc le lieu de leur articulation, en lequel le projet acquerrait une forme de scientificité, et les sciences de la ville et du territoire une capacité à faire projet à leur tour.

Le domaine de la ville et du territoire a été particulièrement exposé à cette réflexion sur la description puisque le champ disciplinaire auquel il est généralement attaché, celui de l'urbanisme, se définit depuis son apparition à la fin du XIXème siècle tout à la fois comme une science et comme une ingénierie de projet. Les traités d'urbanisme ont toujours associé, de façon canonique si en croit Françoise Choay (1980), une démarche

---

analytique ancrée dans divers champs scientifiques et objectivés souvent dans le calcul statistique, et une démarche de modélisation de l'urbain conçue comme le résultat logique du développement des faits rassemblés.

Choay, dans *la Règle et le Modèle*, a montré comment cette apparence de scientificité doit être mise en doute dès lors qu'on admet que ce qui motive et structure les raisonnements apparemment logiques de l'urbaniste relève en fait d'un schéma utopique sous-jacent. Plus généralement, la critique du discours scientifique et technique produite à partir des années 1960, à une époque où selon Viviane Claude (2006) le caractère scientifique de l'urbanisme triomphait à travers la création de véritables technostructures d'Etat dont les grands projets invoquaient l'autorité de la science, a eu pour effet de balayer la croyance en une césure radicale entre analyse scientifique et synthèse prospective. Et ces mêmes années 1960 et 1970 ont vu l'émergence d'une génération d'urbanistes, d'architectes, de paysagistes décidés à construire, à partir de cette fusion assumée de l'analytique et du prospectif, de nouvelles méthodes de description assumant leur caractère hybride. Bernardo Secchi et l'urbanisme descriptif. Bernard Lassus et l'analyse inventive. Robert Venturi et l'enseignement de Las Vegas. Et même Rem Koolhaas et son principe de manifeste rétro-actif, jouent de cette intime intrication des deux instances dans une troisième qui serait en propre celle de la description.

Pourtant, l'enseignement et la pratique du projet restent, du moins en France, très étanches à ces méthodes descriptives. Dans la plupart des cas, l'analytique se trouve enfermée dans les étapes préalables de l'état des lieux ou du diagnostic, exactement comme il l'était dans les traités d'urbanisme de Le Corbusier ou de Forestier. La relation entre ces données arides, souvent exprimées sous la forme de cartes sans âme et de schémas abstraits, et les principes du projet, est le plus souvent difficile à appréhender, lorsqu'elle existe. L'enchaînement est allusif, vaguement notionnel voire franchement subliminal. Rares sont les projets qui donnent lieu à invention ou à développement de méthodes descriptives.

Cette aporie pédagogique provient peut-être du fait que, par définition, la description n'est pas théorisable, mais doit par essence se réformer, se reconstruire, s'inventer chaque fois qu'elle porte sur un terrain, sur un programme, sur un besoin, sur un groupe social nouveaux, c'est-à-dire donc chaque fois qu'un nouveau projet est engagé. L'enseignement de la description est pour cette raison doublement complexe. Parce que scientifique, la description doit relever d'une démarche objectivable. Mais parce que prospective, elle ne peut s'appuyer sur des méthodes et des protocoles d'expérimentation élaborés hors du voisinage singulier de chaque projet.

Il faudra pourtant bien dépasser cet obstacle si nous ne voulons pas que les efforts de la génération précédente, qui a ouvert la voie de la description assumée, ne tombent dans l'oubli à un moment de l'histoire de l'urbanisme que caractérise sa ressaie par le technicisme.

La ou les réponses qui pourraient être apportées à ce problème varient selon la manière dont nous disposons au sein de l'instance descriptive la dimension de la lecture et celle de l'écriture. Il me semble que les trois exposés que nous allons entendre nous offrent

## Session 1 : Enregistrer le réel - La description, entre recherche et projet

Coordinateur : Denis Delbaere

justement trois manières différentes de le faire.

Je commence par Béatrice Mariolle, que nous entendrons la dernière, mais dont le propos est peut-être le plus en tension avec la question de l'enregistrement du réel. Pour notre collègue en effet, le dessin, qui est au cœur de sa réflexion, constitue un cadre d'entrelacement intense des deux instances de la lecture et de l'écriture, de l'analytique et du prospectif. Elle nous dira comment un doctorat en architecture pourrait trouver dans le dessin le cadre et peut-être les méthodes mêmes d'une recherche dans nos disciplines.

Nos deux autres intervenants, au contraire, ne cherchent pas intensifier l'entrelacement de l'analytique et du prospectif dans la description, mais à maintenir entre les deux une distance assumée, en considérant peut-être que détendre cette distance menacerait l'instance descriptive de perdre toute intensité, voire tout à propos. Pour que la dialectique entre l'enregistrement du réel et la production du projet opère, il faut en effet que les deux pôles qui l'animent soient pensés ensemble, mais pas à la même place. Cette distance, c'est selon Cherif Hanna et Eric Chauvier, l'extériorité du territoire étudié lui-même qui l'instaure. En nous décrivant les méthodes descriptives, d'une grande variété, qu'ils emploient dans le cadre de leur atelier de projet, ils nous diront que ces outils trouvent leur pertinence non pas dans une efficacité interne qui leur serait supposée, mais dans leur capacité à tenter de construire un regard sur une réalité territoriale singulière, qu'ils appellent *inframétropolitaine*, irréductible aux grands modèles urbano-centrés qui dominent dans nos disciplines. C'est donc la résistance du terrain aux modes de lecture classiques qui stimulerait l'invention méthodologique et mettrait en branle la mécanique descriptive.

Guillaume Meigneux, lui aussi, travaille à construire cette tension interne à la description,

mais davantage en affirmant l'autonomie de l'appareil d'enregistrement du réel lui-même. A la manière d'un expérimentateur, il élabore un protocole descriptif fondé sur la vidéographie, doté de règles et de réglages propres, tellement indépendants de nos manières habituelles de décrire le monde qu'il, je le cite, «vient modifier les trois logiques modèles inhérentes à la pratique du projet : celle du rapport au site, celle du rapport à l'équipe et celle du rapport à la maîtrise d'ouvrage». Voilà une façon tout à fait désarmante d'envisager la description comme une sorte d'instance en soi, agissant non pas organiquement mais par percussion à la fois sur l'analyse et sur le projet.

Questions après les exposés :

- à quel moment situez-vous le passage de l'analytique au prospectif dans vos démarches respectives ?
- l'objectivation des protocoles et des méthodes est-elle requise ?
- que faire de l'irréductibilité du terrain à l'homogénéité des protocoles ?
- pensez-vous que la production urbaine actuelle est plus descriptive qu'avant ? Si oui, en quoi cela la modifie-telle ?